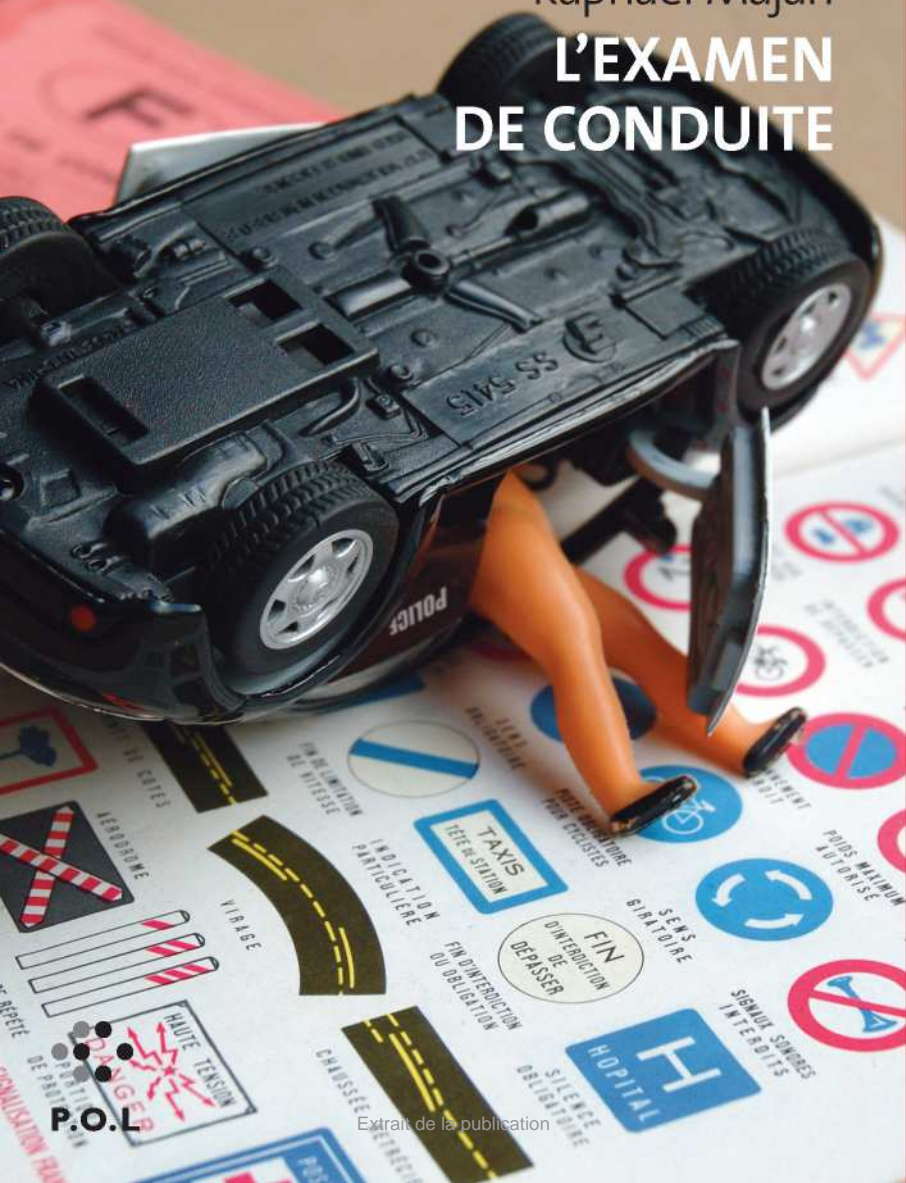




U
N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan
**L'EXAMEN
DE CONDUITE**



P.O.L

Extrait de la publication

L'EXAMEN DE CONDUITE

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004
CHEZ L'OTO-RHINO, 2004
LE COLLÈGE DU CRIME, 2004
LES JAPONAIS, 2004
VACANCES MERVEILLEUSES, 2005
L'AUTEUR DE POLARS, 2005
CRUELLE TÉLÉ, 2005
ACCOUCHEMENT CHARCUTIER, 2005
LA GYM DE TOUS LES DANGERS, 2006
AU BEAU MILIEU DU SEXE, 2006
LA LÉGION D'HONNEUR, 2006
CHAIR AUX ENCHÈRES, 2006
LES COPROPRIÉTAIRES, 2007
ADIEU LES PAUVRES, 2007
DU CARNAGE À LA UNE, 2007
BREF MARIAGE, 2007
AU CIRQUE, LES ORPHELINS, 2008

Raphaël Majan



UN
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

L'EXAMEN DE CONDUITE

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Extrait de la publication

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-249-7
www.pol-editeur.fr

L'humour n'arrange pas les choses

Mardi 8 janvier 2008 promet d'être une journée tout à fait particulière dans la vie du commissaire Wallance : à cinquante-cinq ans, il doit passer son permis de conduire. À l'entendre, repasser serait plus exact. Voici les événements qui l'amènent là.

Mi-novembre 2007, Lavraut, Fagis et Nathalie Malicorne sont partis sur une affaire de meurtre de SDF qui ne l'intéresse pas, justifiant qu'il soit resté au bureau, quand un deuxième assassinat surgit une demi-heure après le premier. C'est un serrurier qui a été massacré boulevard des Capucines. Au

moment de monter dans une voiture pour se rendre sur place pour les premières constatations aussi fastidieuses humainement que réglementairement obligatoires, il est interpellé, au sens le plus neutre du terme, par Deculardelle. Ce commissaire, que Wallance aime bien parce qu'il en fait ce qu'il veut, a trouvé un poste à Paris après avoir travaillé à Fontainebleau. Les liens que Liberty a noués, lors d'un séjour conjoint à Évian, avec son épouse Arlette, ajoutent à son intimité avec le couple, même si Deculardelle ne le sait évidemment pas¹. Au fond, il méprise ce collègue au même titre que les autres mais est plutôt satisfait d'avoir quelqu'un qu'il connaît sous la main, pourvu qu'il ne se mêle pas de ses affaires à lui, Wallance ayant sa manière personnelle de les résoudre et, souvent, de les créer, puisqu'il n'a son pareil ni pour arrêter des coupables apparemment bien innocents ni pour éliminer des victimes que rien ne prédestinait à cette fonction. Au moment, donc, où le commissaire grimpe dans la vieille Renault, il est hélé par l'autre

1. Voir *L'Apprentissage* et *Vacances merveilleuses*.

commissaire qui se propose et même s'impose pour l'accompagner. Naturellement, Wallance refuse, avec une sécheresse qu'il tâche mollement de faire passer pour de l'humour. Si être le premier à arriver, seul, sur les lieux d'un crime qu'il aurait commis se défend facilement, cela lui permettrait d'effacer d'éventuels indices laissés par mégarde ou de mieux préparer la scène pour les premières constatations de ses subordonnés, on voit en revanche moins, au premier abord, pourquoi ça le dérange tant d'arriver en compagnie pour enquêter sur un meurtre avec lequel il n'a rien à voir. La vérité est qu'il est juste ce jour-là de mauvaise humeur, ça lui arrive assez souvent, et qu'il n'a pas la moindre envie de subir la conversation puis les remarques de cet imbécile de Deculardelle qui, en outre, n'est ni plus ni moins commissaire que lui. Ça complique énormément les rapports hiérarchiques, pour Wallance, quand il n'a pas affaire qu'à de stricts subordonnés.

Insistant en prétendant également faire preuve d'humour, ce que Wallance juge encore moins dans les cordes de son collègue que la conduite de la

moindre enquête, Deculardelle demande à Liberty s'il a son permis de conduire, étonné de le voir toujours sur la banquette arrière quand son groupe part sur un assassinat, Lavraut étant presque systématiquement le conducteur. « Mais bien sûr », dit-il sans esquisser le moindre geste pour le sortir de sa poche, il n'est pas non plus un chauffard arrêté sur la route par un motard en position de force mais un commissaire qui parle à un autre commissaire. « Vous me montrez, Liberty ? » dit Deculardelle, toujours dans sa folie de drôlerie. Wallance le tutoie car l'autre est beaucoup plus jeune que lui et a travaillé sous ses ordres, Deculardelle l'appelle par son surnom pour éviter d'être trop affaibli dans la conversation. Et Liberty ne peut rien montrer car son permis de conduire n'est pas dans son portefeuille. Résultat : Deculardelle monte au volant et Wallance, exaspéré, n'a d'autre ressource que de dire : « Eh bien, vas-y tout seul, j'ai du travail », et de quitter la Renault. Autre résultat : le meurtre du serrurier n'est toujours pas résolu ce 8 janvier 2008 et, dès le soir de novembre 2007, tous les collègues proches de Liberty, inférieurs tels Lavraut, Fagis et Nathalie

Malicorne ou supérieur tel le divisionnaire Gou, étaient en possession de la double information selon laquelle le commissaire n'avait pas son permis de conduire et que ça le mettait de mauvaise humeur.

Évidemment, il a démenti. Il l'aurait obtenu quelques jours avant Noël 1973, à vingt et un ans, mais a perdu depuis le précieux carton. Gou propose alors gentiment de réclamer des recherches à la préfecture pour qu'on le lui refasse, Wallance refuse poliment, Fagis insiste à sa manière désagréable, soupçonnant, la politesse n'étant pas le fort de son supérieur direct, qu'il doit avoir de bonnes raisons pour éviter une telle enquête. Gou s'en occupe, la préfecture ne trouve rien. Le commissaire n'a pas de mal à l'expliquer, puisque même le laboratoire chargé d'étudier les prélèvements ADN est fichu de perdre des échantillons une semaine après le meurtre, comment un quarteron de bureaucrates de la préfecture retrouverait un bout de papier à l'abandon depuis trente-quatre ans? Personne, cet odieux arriviste de Fagis mis à part, ne suspecte un mensonge de Wallance, il n'empêche que la conclusion s'impose d'elle-

même : s'il veut de nouveau avoir un permis de conduire, il faut qu'il le repasse.

Il s'inscrit à la fois à l'auto-école et à l'examen, vu que sa situation est particulière et qu'il n'a normalement nul besoin de cours de conduite. Il n'a d'ailleurs aucun mal à réussir l'examen de code. En fait, pour la conduite, cependant, c'est assez compliqué. À force d'avoir un chauffeur depuis des décennies, il a perdu la main et le pied. Le volant l'agace – il déteste cette matière sous les mains –, l'embrayage lui rend la vie infernale – à quoi ça rime avec les voitures automatiques ? Il lui arrive en outre d'employer à la place de l'autre l'accélérateur et le frein, confusion qui risque de ternir sa performance le jour de l'examen. L'avantage est que, pour ne pas avoir à subir le contact de ses mains avec le volant, il a eu l'initiative de mettre des gants, ce qui est une idée de rien, surtout en hiver où personne ne se serait de toute façon étonné qu'il en porte, mais qui se révèle un coup de génie pour les prochains printemps et été puisque, ainsi, il sera en permanence prêt au meurtre, n'ayant plus à se soucier d'empreintes

digitales. En vérité, comme le laboratoire de la police, quand il n'égare pas les échantillons, est parfois capable de remonter à un assassin rien qu'à partir d'une particule de tissu, le port des gants ne change pas aussi fondamentalement les choses qu'il le pense mais il trouve que c'est déjà bien de le penser, ça le met plus à l'aise, et, selon lui, plus on se sent confortablement installé moralement, mieux on tue (jamais il ne parlerait lui-même d'assassinat pour les siens propres).

Il a eu des séances orageuses avec M. Ibermotte, le moniteur de l'auto-école qui voulait lui donner des conseils et même parfois des ordres comme si, des deux, ce n'était pas Wallance le commissaire de police, mais le jour est enfin arrivé de l'examen et il espère, ce mardi 8 janvier 2008 au soir, rentrer au commissariat avec son diplôme dans la poche qu'il n'aurait jamais dû quitter et ainsi bien étonner son monde et faire cesser les plaisanteries. On peut avoir énormément d'humour et ne pas apprécier cependant que des subalternes se moquent de vous, il y a quand même une hiérarchie dans ce pays.

« Pourquoi tout le monde est au courant de tout ? »

Ce mardi 8 janvier, il arrive donc au commissariat à neuf heures un peu anxieux, même s'il ferait beau voir qu'on refuse son permis à un commissaire, mais décidé à la plus grande discrétion tant qu'il n'a pas son sésame automobile en poche, quitte à s'en vanter dans les grandes largeurs quand il repassera au travail après l'examen. C'est à quinze heures que doit se produire l'événement mais M. Ibermotte, gentiment, lui a proposé de passer à quatorze heures à l'auto-école pour qu'ils aillent ensemble à la Poterne des

Peupliers où ils rencontreront l'examineur, cette heure ensemble devant servir d'entraînement gratuit. Ce n'est pas être avare que profiter des promotions. Le projet de Wallance est de travailler d'arrache-pied jusqu'à treize heures trente puis de prétendre avoir besoin d'être seul à déjeuner pour réfléchir, d'engloutir un sandwich en allant jusqu'à l'auto-école et de revenir comme une fleur en milieu d'après-midi, fortune faite. Personne au commissariat n'est au courant que c'est le grand jour. Il aime autant ça : la fois précédente où, dans de tout autres circonstances, il avait tenu à le faire savoir, fût-ce avec une modestie feinte, ça n'avait pas tellement bien tourné¹.

À peine au travail, il est énervé parce que Lavraut n'y est pas. Fagis et Nathalie Malicorne viennent le tanner dans son bureau pour une histoire de RTT qui ne l'intéresse pas, il n'écoute pas mais ça l'agace quand même. Et ça l'agace d'être agacé, parce que tout le monde sait que le meilleur conseil qu'on puisse donner à quelqu'un qui va

1. Voir *La Légion d'honneur*.

passer un examen est de rester calme. À neuf heures et demie, Lavraut n'est toujours pas là, à dix heures moins le quart non plus.

– C'est incroyable, dit Wallance hors de lui en regardant sa montre toutes les trente secondes pour constater l'augmentation de plus en plus indécente du retard.

– Vous trouvez aussi, commissaire, n'est-ce pas ? dit Nathalie Malicorne, se méprenant sur la phrase de son supérieur tellement elle trouve son propre récit passionnant.

– Et vous allez faire quoi, commissaire Liberty ? dit Fagis qui, à son ton, a cru comprendre que Wallance ne leur répondait pas pour de vrai et, fidèle à lui-même, tâche de le mettre en difficulté.

– Je vais faire ce qu'il faut, faites-moi confiance, dit le commissaire pour parer à toute éventualité.

Il a une main sur le téléphone pour appeler Lavraut et l'autre sur son revolver qui peut toujours régler n'importe quel problème même si les experts de la balistique ne lui feraient pas de cadeau s'il avait l'imprudence d'utiliser son arme de service.

– Dix heures moins six. C’est incroyable, répète-t-il.

Lavrout surgit à dix heures moins quatre quand Fagis insiste une fois de plus.

– Et plus précisément, c’est quoi pour vous, faire ce qu’il faut, s’il vous plaît, commissaire Liberty ? vient de redemander mielleusement l’ambitieux.

– Ah, Lavrout, tu tombes bien, dit Wallance sauvé.

– Pardon, commissaire, dit Lavrout qui a une mine lamentable. Je n’ai pas pu dormir, Anne a été malade toute la nuit.

– Quoi ? dit Wallance, immédiatement bouleversé.

Il considère Anne comme sa fille, à juste titre si on accorde plus de prix aux considérations spermatisques que bureaucratiques selon lesquelles Lavrout est à 100 % le papa de la petite.

– Sans doute une gastroentérite. Mais elle doit faire des examens ce matin.

– Mais pourquoi tu n’es pas resté avec elle ? dit Wallance à Lavrout dont il regrette maintenant l’arrivée, il n’avait qu’à prendre un jour de RTT pour demeurer au chevet de sa fille, c’est insensé de

ne pas traiter plus précautionneusement une enfant.

– C'est Martine qui l'accompagne au laboratoire, commissaire, dit Lavraut.

– Bon, dit Wallance, rassuré qu'à moitié.

En plus de l'angoisse légitime pour le sort de sa fille, la gamine n'a pas trois ans et demi, il s'inquiète des répercussions que cette maladie pourra avoir sur son propre état nerveux au moment de s'asseoir à côté de l'examineur. Comment être paisible si Anne souffre ? En supposant que toutes les catastrophes du monde ne vont pas s'abattre sur lui en même temps et que ce serait particulièrement injuste qu'il rate son permis justement le jour où sa fille est malade. Ça le rassure. Un instant, il espère même qu'Anne ne guérira pas trop vite puis après, foin de superstition, il ne met plus la santé de sa fille en concurrence avec sa propre conduite automobile.

– Décidément, c'est la journée des examens, dit Nathalie Malicorne.

– Ah ah ah, dit Fagis en riant ostensiblement.

– C'est vrai, ça, commissaire, dit Lavraut enchanté de changer de sujet.

– Alors, Liberty, c’est aujourd’hui que vous redevenez conducteur émérite, dit Gou en entrant dans le bureau, son petit déjeuner enfin achevé. Tâchez de ne pas nous faire honte, on vous a préparé une petite fête ce soir : ce n’est pas tous les jours qu’on a un commissaire qui passe ou repasse son permis à cinquante-sept ans.

– Cinquante-cinq, dit Wallance en regrettant une fois de plus que le divisionnaire soit si peu rigoureux, heureusement qu’il passe plus de temps dans les jupes des stagiaires que sur n’importe quel dossier.

– Tant que ça, dit Nathalie Malicorne.

Le commissaire ne comprend pas si cette réplique est censée suivre immédiatement la phrase de Gou ou la sienne propre et ça l’agace de s’être attiré cette réflexion. En plus, il ne voit pas à quoi ça rime puisque la belle Guadeloupéenne qui refuse si complètement de l’accueillir dans son lit l’aurait déjà partagé, à en croire la rumeur et certaines informations plus précises, avec ce crétin de divisionnaire qui est plus vieux que lui et ce non moins bête juge Aramandes qui a son âge.

– Nous aussi, un jour, on aura cinquante-cinq ans, dit Fagis en posant la main sur l'épaule de Nathalie Malicorne pour mieux manifester leur complicité.

– On ne sait jamais, dit Wallance en touchant de nouveau discrètement son revolver, il y a des moments où il a l'idée d'un moyen plus radical que le départ à la retraite ou la révocation pour réduire les effectifs.

– Arrête, Damien, tu me chatouilles, dit la Guadeloupéenne en riant.

Mais, comme Fagis n'arrête pas, le couple – il n'y a malheureusement momentanément pas d'autre mot – se donne en spectacle.

– Ça suffit, dit Gou qui n'aime pas que ses amantes se dispersent autant qu'il le fait. Alors, Liberty, vous êtes prêt? Michael Schumacher n'a qu'à bien se tenir?

– Ah ah ah, rit tout le monde, sauf le commissaire, en vertu de l'humour inscrit dans les statuts qu'ont nécessairement les supérieurs et dont Wallance lui-même profite en d'autres occasions.

– C'est à quelle heure? dit Gou.